

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Directeur : PIERRE LAFITTE

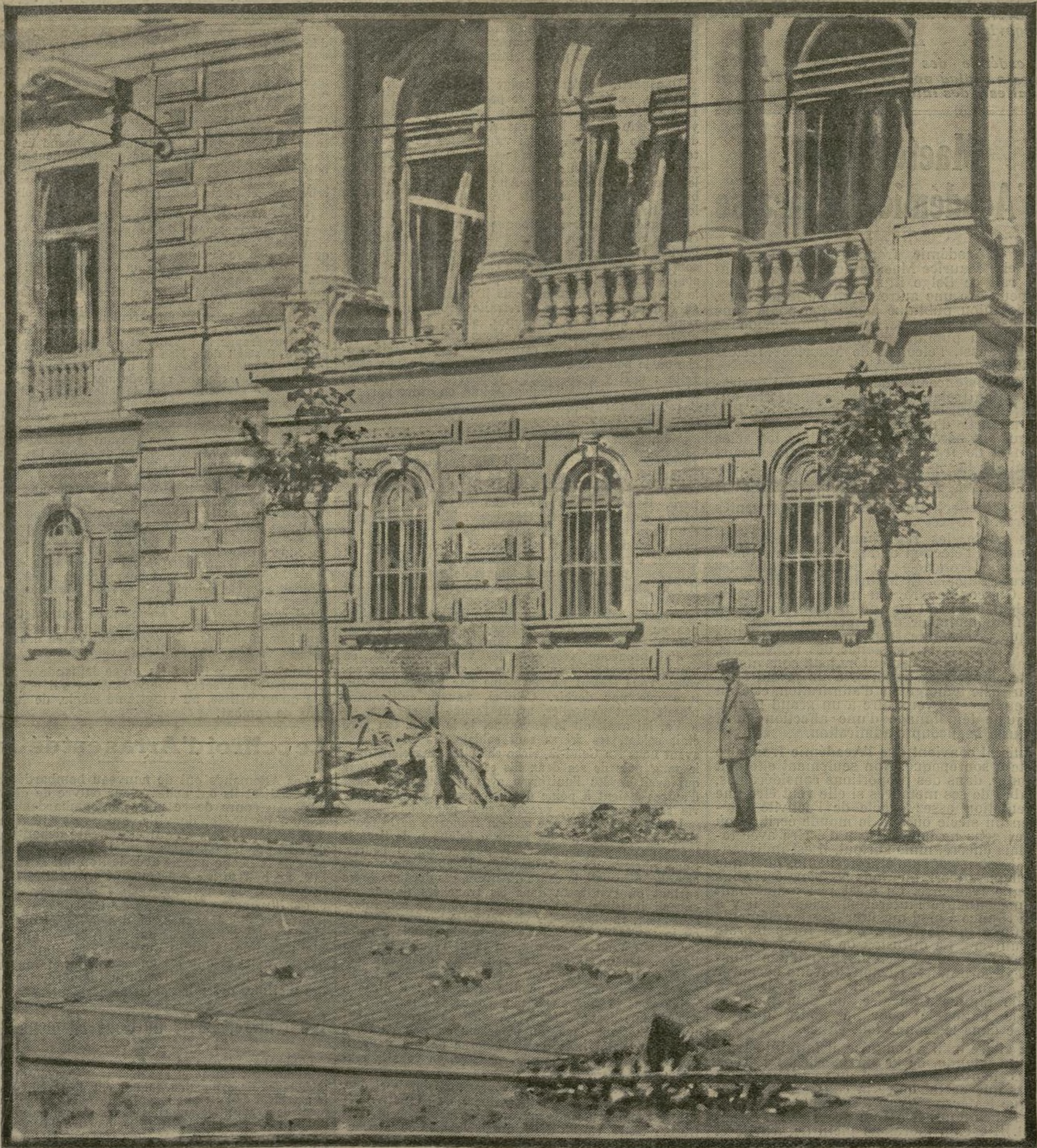
ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> ou du 16 de chaque mois)  
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.  
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.  
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

## LE PALAIS ROYAL DE BELGRADE APRÈS LE BOMBARDEMENT



« Et les Autrichiens continuent à bombarder Belgrade. » Telle est la phrase que, pendant plusieurs semaines, on pouvait lire au début de la campagne en tête des dépêches sur la guerre austro-serbe. Les Autrichiens, en effet, s'acharnèrent longtemps sur la capitale de la Serbie. Ils n'avaient d'ailleurs pas grand mérite, Belgrade étant, ville frontière, très près de l'Autriche. Plusieurs quartiers eurent à souffrir des obus ennemis, et en particulier le palais royal, qui eut sur certains points sa façade endommagée. On le voit ici, photographié tout récemment.

Ayuntamiento de Madrid



## La journée du 23 Octobre

**D'importantes forces allemandes ont attaqué entre la mer et le canal de La Bassée; les alliés ont maintenu leurs positions.**

**Nos troupes ont progressé dans les régions de Rosières-en-Santerre, de Verdun et de Pont-à-Mousson.**

**Les Russes ont repoussé toutes les tentatives faites par les Autrichiens pour traverser le San.**

**Les Serbes et les Monténégrins ont infligé un nouvel échec aux Autrichiens en Bosnie-Herzégovine.**

**L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a rédigé une protestation flétrissant le manifeste des intellectuels allemands.**

## Maeterlinck à l'Académie française

L'Académie française appellerait à elle Maurice Maeterlinck! Elle nommerait ce Belge illustre par acclamation. Et si l'opinion publique a quelque poids dans les affaires académiques, il est de toute évidence que l'opinion publique ratifiera, par acclamation elle aussi, l'élection de Maurice Maeterlinck à l'Académie française.

Les circonstances rendent infiniment désirable une manifestation de cette nature. Elle aurait aujourd'hui toute la noblesse possible. Elle serait un acte d'union fraternelle entre deux pays qui ont héroïquement multiplié les actes d'union et de fraternité. Dans ces prodigieux moments de la vie française et de la vie belge, elle soulignerait avec éclat toute l'importance majeure que possède en réalité les étroites affinités intellectuelles, les intimes parentés littéraires.

Sans doute, les règlements de l'Académie s'opposent à l'élection de Maurice Maeterlinck. L'Académie française ne peut élire que des membres français. Et Maurice Maeterlinck est Belge. On conviendra, du moins, que jamais les règlements n'ont eu une meilleure occasion de se faire manquer de respect. Il serait très beau que l'Académie française prit l'initiative de supprimer ici la résistance des règlements, de montrer qu'un règlement ne peut sous aucun prétexte empêcher d'apporter à un grand écrivain un juste témoignage d'admiration, et à un petit peuple — je veux dire à un grand peuple — le juste témoignage d'une affection où il entre aussi beaucoup d'admiration.

Et puis, il convient que l'Académie française s'adapte à son époque. Non seulement elle doit augmenter, dans des proportions considérables, le nombre de ses membres si elle veut être une représentation assez exacte de l'activité littéraire en un siècle où tout le monde écrit, et où bien des gens ne laissent pas d'écrire avec talent. Mais encore, mais surtout, il est indispensable, il est urgent qu'elle accueille, quel que soit leur pays d'origine, tous les bons écrivains de langue française. Ce n'est pas maintenant qu'on méconnaîtra l'intérêt supérieur qu'il y a pour la France à bien mesurer tous les éléments de sa force intellectuelle, de sa force morale dans l'univers. La diffusion de la langue française est un agent de civilisation d'une puissance extraordinaire. Et nous devons éprouver envers Maurice Maeterlinck, grand écrivain belge de langue française, un sentiment de gratitude nationale pour la gloire qu'il a conquise dans le monde tout entier.

Cette gloire qu'il a conquise, il faut lui savoir gré, bien entendu, de l'avoir méritée. Ce serait en tous temps accomplir un acte vraiment français que de lui offrir la consécration littéraire que les écrivains se disputent le plus volontiers chez nous. Il est un poète subtil et pénétrant. Il est un moraliste plein de gravité et de délicatesse. Il exprime, avec une persistance passionnée, ce qu'il y a d'obscur, d'inquiétant, d'effrayant sans doute dans la vie inconsciente de l'âme. Et il dit la terreur des puissances vagues et irrésistibles qui dominent la destinée humaine. C'est le poète de l'âme, qui parle aux âmes et qui fait parler les âmes. On peut avoir pour lui un culte profond. Maeterlinck est l'un

des écrivains de langue française les plus originaux. Il suffit.

Cela suffirait en tous temps. Que l'enthousiasme de son élection assure à cette élection même toute la signification, toute la portée que cette élection doit avoir — pour la Belgique et pour la France, pour la littérature et pour la langue française!

J. Ernest-Charles.

## Le soldat belge

Le Havre, 23 octobre.

Celui qui fut à la peine — qui reste à la peine — peut être aujourd'hui à l'honneur.

Son premier aspect déconcerte. Il n'a pas la correcte prestance du soldat anglais, il n'a pas l'éclat spirituel du troupier de France. Il est facilement négligé, ne s'astique guère, et ne semble avoir souci ni de l'esthétique ni du confort. S'il travaille fort, il parle peu, il enferme en son cœur son rêve ou sa colère, il ne se livre pas volontiers. Il a l'héroïsme entêté et silencieux.

Une partie de l'armée belge ayant passé sur le sol français, les journaux de ce pays ont dit sa louange. Il n'en sait rien, mais il lit l'amitié dans tous les yeux. Cette amitié le reconforte. Sur la grand-place d'une ville du Nord, je l'ai vu accoster un groupe de territoriaux qui n'avaient pas encore vu le feu, et, rendu loquace soudain par leur accueil, s'écrier en leur serrant les mains : « Ah ! frères ! ils sont nombreux, savez-vous, mais ils tirent mal ! Ce qu'on va les battre ! »

Le soldat belge en campagne est vêtu d'une longue capote, chargé d'un sac très lourd. Il se coiffe d'un bonnet rond aux bandes rouges. Il y ajoute parfois contre le soleil une visière de carton noir. Il est petit, solide, résistant. Il murmure parfois, parce que c'est le tempérament national, mais il obéit toujours. J'ai suivi dans les Flandres la retraite du ... de ligne. Ce régiment, qui allait au repos, s'était battu trente-quatre jours de suite. — « Nous sommes des morts vivants », me disait un caporal. — Le lieu était proche où le bon gîte était prêt, lorsque arriva une estafette : « Il y a un effort à donner à X... ! » Le régiment en venait. A l'instant même, en ordre parfait, il rebroussa : j'appris le lendemain qu'il avait fait merveille.

Depuis Liège, le petit lignard belge s'est à peine reposé. Il a été à Haelen, à Tirlemont, à Louvain, à Hofstade. Pas un instant il n'a perdu courage ou confiance. Il sait pourquoi il se bat, et que l'honneur de son pays était en jeu avant que sa vie ne fût en péril. Il sait qu'au prix d'une forfaiture, pas une goutte de sang n'aurait été versée. Mais il sait qu'il est d'une race qui a toujours mis le respect de sa parole au-dessus de sa sécurité. Il a oublié ce qui le divisait d'avec ses frères. Flamand ou Wallon, il ne comprend peut-être pas la langue de son voisin, mais il sent bien qu'avec lui il n'a qu'une âme. Il sait que la victoire finale ne peut être que de son côté. Il a dans son chef suprême une foi illimitée : ne l'a-t-il pas vu descendre dans la tranchée, prendre le fusil d'un blessé et, à côté de lui, faire le coup de feu ?

J'ai beaucoup fréquenté les volontaires qui, en nombre immense, au début de la guerre se sont enrôlés. Tous étaient partis moins par goût de l'aventure que par devoir. Celui-ci, pauvre cultivateur, n'osait point s'en aller, ayant femme et enfants. — « Va, lui avait dit la paysanne, je le veux, ton père était soldat, tes frères sont soldats, les pays passent avant nous ! » Celui-là, riche châtelain, marchait dans le rang près de ses deux fils et d'un vieux serviteur qui avait revêtu l'uniforme avec ses maîtres... Tant d'autres étaient à peine des hommes et offraient leur vie sans fanfaronnerie, presque sans paroles.

L'autre soir, dans une maison française de la frontière, j'ai causé avec un jeune « écolé » de l'armée belge qu'on y avait recueilli pour quelques heures. Sans phrases, sans vantardises, il nous raconta sa campagne jusqu'à la chute d'Anvers, ces derniers jours surtout où l'on resta dans les tranchées devant un ennemi invisible dont les obus, à côté de soi, inlassablement, fauchaient les vies, et cette heure sanglante où la marée de l'infanterie allemande se mit à monter et où, à un contre dix, on la fit reculer vers ses lignes... Quand il eut fini son récit, quelqu'un demanda : « Quel âge avez-vous, mon ami ? » Le lignard rougit comme une fille et hésita : « J'ose à peine vous le dire, monsieur, j'ai seize ans... » Puis comme une jeune femme, réfugiée de Bruges, montrait tristement dans son mouchoir un peu de terre ramassée tantôt à la dernière borne de son pays, il s'écria : « Soyez tranquille, madame, on vous la rendra toute, votre terre !... »

C'est ce petit soldat belge courageux, simple et dur, qui, ayant pris contact à la limite de sa patrie dévastée avec ses grands frères alliés, obstinément, mètre par mètre, élargit déjà jusqu'au milieu de la Flandre le territoire reconquis ; c'est lui qu'aucune nouvelle fatigue ne pourra abattre puisque, marchant aux côtés des armées anglaises et françaises, il marche dorénavant aux côtés de la victoire...

Nous ne disons plus « les petits Belges », s'écriait l'autre jour, sur le chemin de Nieupoort, un officier français, nous disons « les braves ! »

## Les armées autrichiennes emploient des balles explosives pires encore que les dum-dum

GENÈVE, 23 octobre (De notre correspondant particulier). — M. le docteur M.-G. Reiss, de Lu-sanne, qui est actuellement en Serbie, publie les déclarations suivantes concernant l'emploi par les armées autrichiennes de balles explosives dont les ravages sont pires encore que ceux des balles dum-dum.

Je puis affirmer que les Autrichiens se servent d'une balle encore plus terrible que la dum-dum ; ils emploient des balles explosives. Je sais que mon affirmation est grave, mais si je suis si affirmatif, c'est que j'ai de ces balles en ma possession et que j'ai vu des blessures faites par elles.

Les Autrichiens ont donné le nom euphémique d'Einschusspatronen à cette sorte de cartouches. Ils ont expliqué que ces cartouches devaient servir à rectifier le tir, car en explosant elles produisent de la fumée qui permettrait au tireur de vérifier si le but visé est atteint. Malheureusement, ces cartouches sont utilisées contre l'ennemi et les blessures qu'elles font sont terribles. L'amputation est inévitable, pourvu qu'un membre soit atteint. Si le tir a porté à la tête ou au tronc, la mort est certaine. Demandez, quand ils reviennent, à nos médecins suisses qui travaillent dans les hôpitaux, ce qu'ils pensent des blessures provoquées par ces balles explosives. Je m'abstiens de vous en décrire l'aspect et me contente de vous dire qu'elles sont horribles.

On a découvert ces cartouches ici, et j'ai en ma possession une cartouche de ce genre ouverte. A l'extérieur, elle ressemble à une cartouche ordinaire, mais quand on ouvre la balle, on constate que l'extrémité est de plomb plein. Vient ensuite un cylindre rempli de poudre noire comprimée mélangée avec un peu d'aluminium. Le fond fermé de ce cylindre contient une petite capsule de fulminate de mercure et en arrière est maintenue dans une glissoire un percuteur pointu. Si la balle est arrêtée dans sa course par un os, par exemple, le percuteur frappe la capsule et celle-ci fait exploser la poudre. Il s'agit donc bien d'une balle explosive parfaitement caractérisée, balle qui n'était employée jusqu'ici que pour la chasse aux pachydermes.

J'ai voulu savoir comment de telles balles ont été remises aux soldats autrichiens et, pour cela, j'ai fait une longue enquête auprès des prisonniers de guerre. Il résulte de cette enquête que les soldats ne connaissent pas les « Einschusspatronen » avant la guerre et qu'on n'en a distribué que depuis peu de temps. Ces cartouches ne sont remises qu'aux « scharfschützen » — les bons tireurs — et aux gradés par paquets de dix. Les « scharfschützen », jusqu'à soixante dans une compagnie, possèdent parfois vingt balles explosives. On possède en outre ici, au quartier général, une bande de mitrailleuse entièrement garnie de pareilles cartouches. Il ne paraît pas que tous les régiments ont été munis d'« Einschusspatronen », mais le 73<sup>e</sup>, le 78<sup>e</sup>, le 96<sup>e</sup>, le 28<sup>e</sup> régiments d'infanterie en ont été sûrement pourvus.

J'ajouterais que les « Einschusspatronen » portent sur la douille l'aigle autrichienne et sont fabriqués dans la fabrique d'Etat de Wellersdorf, près de Vienne.

Les victimes des balles explosives sont relativement nombreuses. Un seul médecin-major a soigné au deuxième hôpital de réserve, à Valdejevo, en neuf jours, 117 cas de blessures par balles explosives.

En présence de tels faits, on se demande vraiment à quoi nous a servi la civilisation, s'il est possible qu'on utilise, au vingtième siècle, de tels engins de combat.

## Le beffroi d'Arras est détruit

Les Allemands ont de nouveau bombardé Arras mercredi et ils ont achevé leur œuvre de destruction. Au cours de ce nouveau bombardement, le beffroi de l'hôtel de ville, qui avait été épargné une première fois et qui était resté debout, a été détruit par les obus des vandaes. Rien ne subsiste plus de la flèche hardie avec le lion qui la surmontait. Le beffroi a été découronné en totalité jusqu'à la hauteur de l'horloge.

La ville a affreusement souffert ; les hôpitaux n'ont pas été épargnés, et des malades, des religieuses, des infirmières ont été tués. Détail horrible : comme la route du cimetière était balayée par les obus et que les enterrements étaient ainsi devenus impossibles, il a fallu incinérer les corps des victimes des misérables assassins. (Le Temps.)

## Les remerciements du Gouvernement belge

BORDEAUX, 23 octobre. — Le gouvernement belge est profondément touché et reconnaissant des multiples témoignages de sympathie qui lui ont été prodigués par le président de la République, les membres du gouvernement de France, les autorités et les citoyens de la ville du Havre ; aussi a-t-il chargé le ministre de Belgique à Bordeaux d'exprimer à M. Poincaré les sentiments de vive et respectueuse reconnaissance de ses compatriotes.

Afin d'éviter tout retard, prière de vouloir bien adresser toute la correspondance concernant le journal à l'administrateur d'« Excelsior », 88, Champs-Élysées, Paris.



# La bataille continue de plus en plus vive

Communiqués officiels du 23 octobre 1914

## 15 heures

A NOTRE AILE GAUCHE, les forces allemandes très importantes dont la présence a été signalée hier, ont continué à attaquer très violemment dans toute la région comprise entre la mer et le canal de La Bassée. Dans l'ensemble, la situation des forces alliées s'est maintenue; si elles ont dû céder sur quelques points, elles ont avancé sur d'autres.

L'ennemi a également montré une activité toute particulière dans la région d'Arras et sur la Somme. Au nord et au sud de ce fleuve, nous avons progressé, notamment dans la région de Rosières-en-Santerre.

Dans la région de Verdun et dans celle de Pont-à-Mousson, nous avons eu quelques succès partiels.

Sur le reste du front, rien à signaler.

En résumé, l'ennemi paraît tenter sur la majeure partie du front, et notamment entre la mer du Nord et l'Oise, un nouvel effort en utilisant des corps de nouvelles formations constitués avec des hommes récemment instruits, les uns très jeunes, les autres assez âgés et avec des cadres prélevés un peu partout.

NOTE. — Pour se rendre compte des résultats, il y a lieu de se reporter à la situation à la fin du mois dernier, alors que la plus grande partie de nos forces se trouvaient appuyées à l'Oise, dans la région de Compiègne, et que les quelques éléments dont nous disposions plus à l'ouest ne dépassaient guère la Somme, aux environs d'Amiens.

Aujourd'hui, au contraire, le front de combat s'est prolongé de 200 kilomètres environ pour atteindre la Belgique et s'appuyer à la mer, où notre aile gauche trouve le concours de la flotte anglaise.

## 23 heures

A NOTRE AILE GAUCHE, l'action a continué avec une grande violence, notamment autour d'Arras, de La Bassée et d'Armentières. Les forces alliées ont perdu du terrain sur quelques points autour de La Bassée et en ont gagné à l'est d'Armentières. D'une manière générale, sur cette partie du front la situation n'est pas modifiée.

AU NORD DE L'AISE, notre artillerie a détruit trois batteries allemandes.

## La bataille autour de La Bassée

DEVANT LA BASSÉE, octobre 1914. — L'ennemi ayant échoué en premier lieu devant Roye et Albert, en second lieu devant Arras, dans ses tentatives d'enveloppement de l'aile gauche française, a cru qu'il serait plus heureux dans la région comprise entre Béthune, Merville, Bailleul et Armentières. C'est pourquoi, après avoir poussé dans la direction d'Hazebrouck et d'Aire-sur-la-Lys ces pointes audacieuses qui lui sont coutumières, il entreprenait, à la date du 14 octobre, un mouvement offensif déterminé en suivant le cours de la Lys. Appuyé sur sa droite par ses éléments de cavalerie qui avaient traversé la rivière vers Erquinghem, il imprimait à son gros une direction sud-sud-ouest dans le but évident de contourner Béthune et de s'emparer des lignes de chemins de fer employées, pensait-il, à approvisionner notre aile gauche.

Nous avions déjoué cette manœuvre. C'est à ce moment que se produisirent ces combats de cavalerie dont les communiqués nous ont dit que « l'issue en avait été confuse à cause de la nature du terrain ».

Je viens de parcourir ce terrain où s'est déroulée, il y a moins de huit jours, une opération extrêmement intéressante et je me suis rendu compte, en effet, de la difficulté que les troupes adverses ont dû rencontrer pour se mesurer efficacement. Partout, dans cette partie du Nord essentiellement agricole, ce ne sont que rivières, canaux, fossés profonds; la propriété y est divisée, comme en Normandie, par des haies ou des plantations qui rendent les communications d'un champ à l'autre extrêmement difficiles. Excellente pour une guerre d'embuscade, cette région est la moins propice qui soit pour des combats de cavalerie.

Néanmoins, nos cavaliers s'y sont battus avec honneur à Estaires, à Fleurbaix, à Laventie, à Vieille-Chapelle, à Lacouture, à Richebourg. Le champ de bataille porte des traces nombreuses de l'acharnement de la lutte.

J'ai vu, à Vieille-Chapelle, une maison dans laquelle un uhlan et un chasseur à cheval, ayant été démontés sur la route, avaient pénétré le sabre à la main. Dans la cuisine, vaste comme toutes les cuisines de campagne, le uhlan et le chasseur se sont battus au sabre en un combat singulier. Le sang a giclé sur les murs peints à la chaux. Tous deux, blessés à mort dans ce duel épique, sont allés tomber à quelques mètres de la ferme. Leurs tombes sont aujourd'hui voisines.

Ce pauvre village de Vieille-Chapelle avait une église propre, entourée d'un cimetière. Ni l'église, ni le cimetière n'ont été respectés. Les tombes, au milieu desquelles on s'est fusillé, gisent pêle-mêle et, quant à l'église, elle n'a plus ni clocher, ni toiture, ni vitraux. C'est une ruine.

Richebourg, un peu plus à l'est, n'a pas une

maison qui n'ait été atteinte, soit par les obus, soit par les balles. La plupart le sont gravement; beaucoup ont été incendiées. Une filature qui entretenait la prospérité dans le pays a été réduite en cendres. Ici commencent les agglomérations ouvrières, industrielles, qui vont en se densifiant jusqu'à Lille. C'est donc à cette limite que, suivant l'expression si terriblement éloquente du communiqué officiel, « nous avançons maison par maison ».

## Les digues rompues dans la vallée de l'Yser

AMSTERDAM, 23 octobre. — Le correspondant du *Telegraaf*, revenu à l'instant du littoral de la Belgique, rapporte que les troupes belges et françaises s'opposent énergiquement aux tentatives faites par les Allemands de franchir l'Yser.

Les digues des rivières ont été rompues et le pays environnant est inondé. Tous ces obstacles ont contribué à enrayer la marche en avant des Allemands. Ceux-ci ont subi des pertes terribles; ils évacuent continuellement leurs blessés sur Bruges et Ostende.

## Les attaques allemandes sur Dixmude et Nieuport sont repoussées

LONDRES, 23 octobre. — On télégraphie au *Daily Mail* :

« Le ministre de la Guerre belge a appris, hier soir, qu'une violente attaque allemande sur Dixmude a été repoussée par les troupes belges, qui ont fait 200 prisonniers. »

« Les attaques furieuses faites par les Allemands sur Nieuport furent aussi repoussées par les Belges, et grâce à l'arrivée à temps de renforts français, qui prirent l'offensive avec opportunité, les Allemands durent se retirer. »

## Le concours de la flotte anglaise

LONDRES, 23 octobre. — Communiqué officiel. — En réponse à la demande du commandant des alliés, une flottille armée d'un grand nombre de puissantes pièces de marine à longue portée alla appuyer le 19 octobre l'aile gauche belge et canonner l'aile droite allemande, qu'elle prit à revers.

De grosses pièces allemandes ripostèrent, sans toutefois causer grand mal, parce que la portée de l'artillerie anglaise était supérieure.

Depuis le 19 octobre, la flottille ne cesse de bombarder vigoureusement l'aile droite allemande.

Sur le rivage, le tir est dirigé, au moyen de ballons, contre les batteries et les grosses pièces allemandes.

Le tir, bien dirigé et efficace, a causé des pertes sérieuses à l'ennemi.

Hier, le tir a provoqué une forte explosion que l'on croit être celle d'un fourgon de munitions.

Les pertes allemandes sont jusqu'ici très faibles, étant données celles causées à l'ennemi et l'importance de l'appui apporté à l'armée belge.

## Une éloquente protestation contre le manifeste des Intellectuels allemands

A la séance d'hier de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Chatelain, président, a donné lecture de la déclaration suivante :

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui représente dans l'Institut de France l'étude des grandes civilisations historiques, a été profondément émue depuis l'ouverture des hostilités des actes de barbarie disciplinés, exécution d'otages, massacres de non combattants, de femmes et d'enfants commis en Belgique et en France par les armées allemandes en violation des lois de la guerre.

Si elle n'a pas protesté déjà contre ces actes abominables, ni contre des destructions impies, que ne justifiaient aucune raison militaire, telles que l'incendie de Louvain, le bombardement des cathédrales de Malines et de Reims, la tentative criminelle dont Notre-Dame de Paris a été l'objet, c'est que ces violences lui paraissaient assez hautement réprouvées et flétries par l'indignation qui s'élevait de toutes parts.

Mais aujourd'hui, l'appel qui vient d'être adressé à l'opinion publique en vue de l'égarer par un certain nombre de savants allemands, ne lui permet plus de garder le silence.

Elle a été douloureusement surprise de voir que des hommes illustres, quelques-uns même de ceux qu'elle avait associés à ses travaux et à qui elle avait cru pouvoir confier une part de son honneur, n'ont pas craint, pour excuser ces crimes, de nier les faits les plus certains, et cela sans enquête personnelle, au mépris de tous les témoignages et de l'évidence même, sur la foi, et peut-être sur l'ordre d'un gouvernement qui a fait profession de n'attacher aucune valeur à la parole donnée.

En conséquence, elle déclare que ceux qui ont mis ainsi l'autorité de leur nom au service de la violence pour l'aider à se déguiser, lui paraissent avoir manqué gravement à un devoir d'honneur et de loyauté.

Elle décide que cette déclaration sera lue en séance et insérée dans ses procès-verbaux.

## 2.000 soldats allemands franchissent la frontière hollandaise

LONDRES, 23 octobre (*Dépêche de l'Information*). — Le *Times* reçoit de Rotterdam :

« 2.000 soldats allemands environ ont franchi hier le territoire hollandais du Zeeland. »

« Ils seront transportés dans le nord de la Hollande, où ils seront internés pendant la durée de la guerre. »

Une dépêche de Sluis annonce que de nombreux soldats allemands, vêtus en civil, ont traversé la frontière hollandaise dans un état d'épuisement complet.

« Une dépêche de Varsovie annonce que Guillaume II et l'état-major de son quartier général ont quitté Czenstochow pour la Silésie. »

## Le bombardement de Cattaro continue

CETTIGNÉ, 23 octobre (*Dépêche Havas*). — Le duel d'artillerie continue violemment, malgré le mauvais temps, les nuages et le brouillard. Les batteries franco-monténégrines bombardent sans cesse les fortifications autrichiennes. Plusieurs casemates ont été détruites. Le fort de Vermatz a été très endommagé. Nos obus causent des dégâts épouvantables aux fortifications ennemies. L'artillerie autrichienne répond énergiquement, mais sans effet.

## L' "E-3" a-t-il coulé ?

LONDRES, 23 octobre (*Dépêche Havas*). — L'amirauté annonce que le sous-marin E-3 est très en retard.

On craint qu'il n'ait coulé dans la mer du Nord.

## Les avions allemands sur Paris

Hier après-midi, deux avions allemands, venant de la direction de Compiègne, ont été aperçus se dirigeant vers Paris. Une escadrille d'avions français se porta au-devant d'eux et leur fit prendre la fuite.

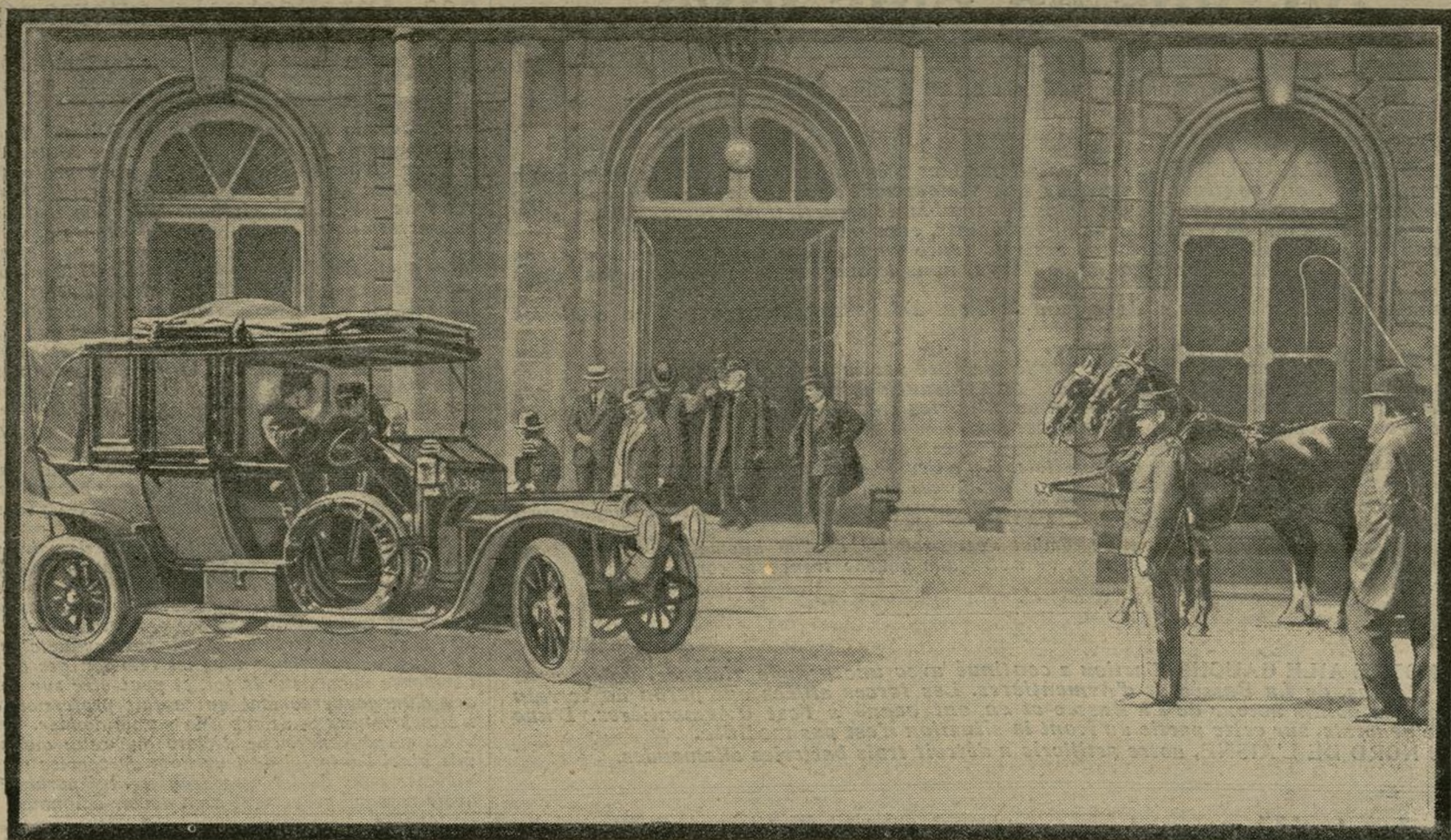
## Sur Belfort

BELFORT, 23 octobre (*Dépêche Havas*). — Profitant du temps nuageux, un Taube, venant du côté de la Suisse, a volé au-dessus de Belfort, cet après-midi, de 2 h. 35 à 2 h. 45. Mais, accueilli par une forte canonnade, il a dû se retirer rapidement, sans avoir suscité autre chose qu'une vive curiosité.

D'après sa marche, un instant incertaine, on croit qu'il a été atteint par le feu de la place.



## A Bordeaux : La sortie du Conseil des ministres



On sait avec quelle activité nos ministres actuellement à Bordeaux collaborent, dans leur département respectif, à la défense nationale. De fréquents conseils se tiennent soit sous la présidence de M. Poincaré, soit sous celle de M. Viviani. Voici, photographiés après une récente réunion, les ministres quittant l'hôtel de la présidence du Conseil.

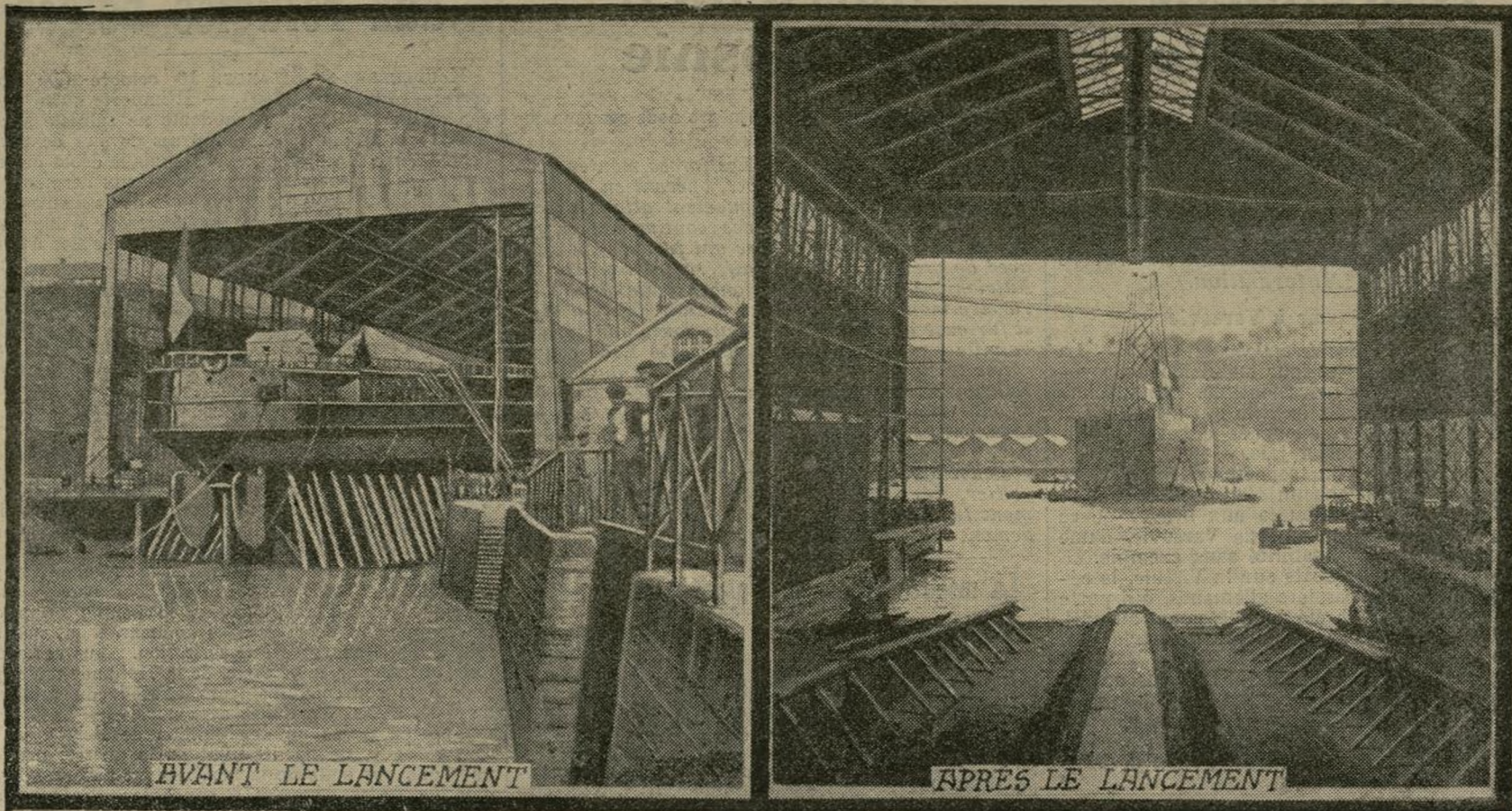
## Les prisonniers allemands à Pau



De nombreux prisonniers allemands se trouvent actuellement à Pau. Leur camp a été dressé sur l'aérodrome de cette ville. On les voit ici faisant la sieste après le travail. Sous la surveillance de territoriaux, ces prisonniers sont utilisés aux travaux des champs.



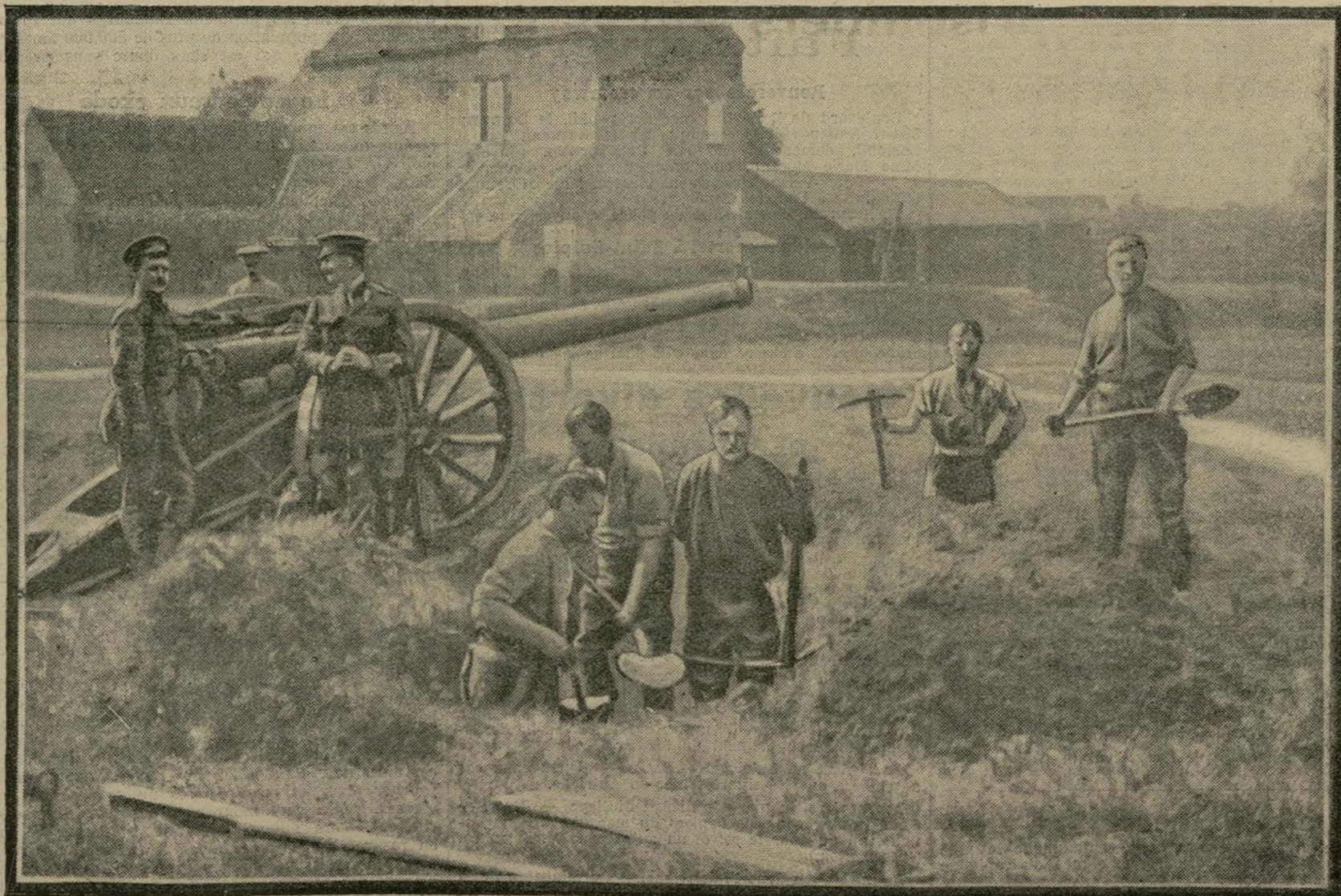
## Le lancement du cuirassé "Flandre"



Le cuirassé *Flandre*, de 25,000 tonnes, dont les premiers rivets furent posés le 9 octobre 1913, vient d'être lancé à Brest avec succès. Les autorités militaires et maritimes de la place, ainsi qu'un certain nombre de blessés de guerre, assistaient au lancement, qui s'est effectué sans apparat.

(Phot. Freund.)

## La grosse artillerie anglaise en campagne



Si l'artillerie française joue actuellement un rôle important, celle de nos alliés les Anglais est également pour nous d'un puissant appui. Lors des dernières rencontres, l'ennemi eut particulièrement à souffrir de ses feux, qui furent tous très efficaces. Voici la mise en batterie d'une grosse pièce de l'armée britannique qui va lancer sur les Allemands ses obus meurtriers.



## Les Russes reprennent l'offensive

Au sud de la Pilica, les Allemands tiennent encore la Vistule, sauf sur la ligne Ivangorod-Kozielide, qu'ils ont abandonnée, poursuivis par les Russes.

Toutes les tentatives des Autrichiens pour franchir le San au nord de Yaroslaw ont été repoussées, et les Russes passent à l'offensive dans cette région. (L'Information.)

### L'enthousiasme à Varsovie

VARSOVIE, 23 octobre (Dépêche Havas). — La défaite des Allemands et leur expulsion a provoqué un enthousiasme indescriptible. Des milliers de fuyards rentrent dans la ville qui a repris son aspect normal. Les blessés amenés ici sont accueillis avec des transports de joie.

Tous les régiments du troisième corps d'armée du Caucase ont reçu chacun 100 croix de Saint-Georges pour être distribuées aux braves de ce corps qui ont fait preuve, sous Varsovie, d'une vaillance et d'une infatigabilité sans exemple.

Dans les derniers combats sur la Vistule, le célèbre régiment de cuirassiers allemands, qui porte le nom de Guillaume, a été complètement anéanti. Aucun cavalier n'a échappé au feu meurtrier des Russes.

Les récents combats sur le théâtre des opérations en Autriche sont considérés par tous les critiques militaires comme les derniers efforts des Autrichiens pour déplacer la concentration russe sur le San et ébranler le point d'appui de la grande manœuvre russe.

## Tribunaux

## Morts au champ d'honneur

M. Georges Demouchy, élève aux Beaux-Arts, sergent au 134<sup>e</sup> d'infanterie, tué le 6 octobre, près d'Apremont (Meuse).

Le lieutenant Lucien-A. Derode. Ancien élève de l'Ecole polytechnique, lieutenant au 8<sup>e</sup> génie, tué à l'ennemi à Cornicy, près de Reims, le 18 septembre. Il était le fils de M. Lucien Derode, ancien président de la Chambre de commerce de Paris, censeur de la Banque de France.

### Nouvelles de soldats

La préfecture de police nous communique la note suivante, datée du 18 octobre, et signée du capitaine commandant Grimbert :

« Le capitaine commandant la 1<sup>re</sup> batterie du 5<sup>e</sup> régiment d'artillerie de campagne a l'honneur de faire connaître au préfet du département de la Seine que tous les hommes de la 1<sup>re</sup> batterie qui appartiennent à son département sont, à la date du 18 octobre, en parfaite santé. »

## Nouvel échec autrichien en Bosnie

Le consulat général du Monténégro nous communique la dépêche suivante :

CETTIGNÉ, 23 octobre. — Les forces monténégrines, renforcées par les Serbes, opérant en Bosnie-Herzégovine, furent énergiquement attaquées ces deux derniers jours par des contingents autrichiens supérieurs en nombre qui furent repoussés avec de grandes pertes. A différentes reprises les Autrichiens tentèrent d'enfoncer l'aile droite de l'armée monténégrine sans y réussir, l'action était si furieuse que pendant les deux jours que dura la bataille une batterie tira à elle seule 1.780 coups.

Les troupes autrichiennes, attaquant du côté de Kalenowik, vers Fotcha, furent cernées par une colonne monténégrine et durent se retirer précipitamment vers Sropotia après avoir subi d'énormes pertes et en abandonnant des canons à tir rapide, des chevaux, des fusils et du matériel de guerre.

Hier, les batteries franco-monténégrines du mont Lovcen ont continué avec succès le bombardement des forts de Cattaro.

### La mobilisation de la classe belge de 1914

La légation de Belgique nous communique la note suivante :

Les jeunes gens de dix-huit à trente ans qui le désirent peuvent s'enrôler et seront dirigés sur Rouen. Les célibataires qui ne s'enrôleront pas seront réquisitionnés et envoyés à Calais pour faire des travaux.

Les anciens gardes civiques peuvent s'engager jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans; pour les gardes civiques dont l'instruction est insuffisante, ils doivent être dirigés sur Rouen. Ceux aptes à remplir dès maintenant des fonctions à l'armée de campagne doivent être dirigés sur Calais et pourront s'engager directement dans les dépôts qui sont à Calais; il pourront, là-bas, choisir leur régiment.

### Le Conseil des Ministres

BORDEAUX, 23 octobre. — Les ministres se sont réunis en conseil ce matin, de 10 heures à midi, sous la présidence de M. Poincaré.

La séance a été consacrée à l'examen de la situation diplomatique et militaire.

## Faits divers

### Renversée par un tramway

Boulevard de Belleville, hier après-midi, le tramway 383-G Nation-Villette, conduit par le wattman Paulin Leblond, demeurant 45, rue Pelleport, a renversé Mme Marie Morand, cinquante et un ans, domiciliée 7 rue Jules-Verne. Grièvement blessée, Mme Morand a été admise à l'hôpital Tenon.

M. Beaurain, commissaire de police, a ouvert une enquête.

### Accident mortel à Saint-Sulpice

M. Jean-Baptiste Marlet, âgé de cinquante-six ans, sacristain à l'église Saint-Sulpice, demeurant 138, rue de Vaugirard, a fait une chute accidentelle, hier après-midi, d'une hauteur de 18 mètres dans la nef de la basilique. L'infortuné sacristain, relevé les membres brisés et le crâne ouvert, a expiré dans une pharmacie voisine.

## Nouvelles diverses

### DEPARTEMENTS

Perquisition à bord. — TOULON. — Une perquisition a été faite à bord du grand paquebot Reina-Victoria-Eugénia, battant pavillon espagnol. Un groupe important de passagers autrichiens et allemands ont été retenus prisonniers. (Havas.)

Réfugiés. — LE HAVRE. — 400 réfugiés du nord de la France et de la Belgique sont partis ce soir du Havre, par train spécial, pour Saint-Etienne, où du travail leur sera procuré. (Havas.)

### ETRANGER

Blessés belges en Angleterre. — LONDRES. — 400 soldats belges blessés sont arrivés à Folkestone, venant de Calais.

Les journaux belges à Londres. — LONDRES. — Le journal la Métropole, d'Anvers, paraîtra à partir de demain comme supplément du Standard.

Le choléra en Autriche. — BALE. — 40 nouveaux cas de choléra ont été signalés hier en Autriche.

Les papiers du marquis di San Giuliano. — ROME. — On a trouvé, dans les papiers du marquis di San Giuliano, un pli pour le roi et un autre pour M. Salandra. (Information.)

La navigation dans l'Adriatique. — Le ministère de la Marine a publié un règlement relatif à la reprise de la navigation dans l'Adriatique. (Information.)

Les socialistes italiens. — MILAN. — La scission qui s'est produite dans le parti socialiste italien paraît devoir s'étendre. Les socialistes milanais se déclarent solidaires de Mussolini. (Information.)

## La Hollande secourable aux réfugiés belges

KOUDEKERKE-EN-ZÉLANDE, 16 octobre (De notre correspondant particulier). — Il importe qu'on le sache en France et qu'aucun doute ne subsiste sur ce point : la Hollande comprend ses devoirs de nation neutre d'une façon admirable. Depuis le début de cette guerre, et surtout au cours de ces deux dernières semaines, elle a fait preuve, vis-à-vis de la malheureuse nation belge, d'un dévouement fraternel, d'une bonté qui est au-dessus de tout éloge. Quand le flot des misérables réfugiés, dénués de tout, envahissait son territoire par tous les points, vers Maestricht, Bréda, Rosendaal, Bergen-op-Zoom et Flessingue, menaçant de compromettre la santé publique et de réduire d'inquiétante façon la quantité de vivres nécessaire à l'alimentation des indigènes, la Hollande eût pu dire : « On nous demande trop, on nous demande une aide au-dessus de nos forces. Nous fermons les portes de nos villes. » Mais non ! Ce vaillant petit pays, lui non plus, ne peut comprendre le maintien de sa neutralité sans sacrifice, sans don de soi, sans un peu de souffrance. Il laisse à certains savantassés germanophiles le bénéfice et l'honneur d'un « Ponce-Pilatisme » facile, mais sans dignité. Un « herr professor » scandinave, M. Gustav Steffen, qui appartient à la Sozial Demokratie des théoriciens sans entrailles, gémit dans la Vossische Zeitung sur le « suicide de la Belgique ». Mes compatriotes, le peuple belge qui n'accepte point de vivre sans honneur, n'ont pas besoin d'un tel genre de commisération. Nous acceptons celle, si humaine, si cordiale, de la Hollande amie qui, malgré le souvenir, d'ailleurs affaibli, du différend de 1830, a tant d'affinités avec nous.

C'est au moins un demi-million de Belges qui se sont réfugiés, depuis le début de la guerre, dans ce pays qui, par suite de la mobilisation générale, avait déjà de fortes dépenses à supporter. Les premiers vinrent de Visé, de Moulind, de Battice et autres villages du pays de Liège, ravagés les premiers par les cruautés sanguinaires, les repris de justice et autres correctionnaires qui, de l'aveu de certains Allemands eux-mêmes, constituent l'avant-garde de la glorieuse armée impériale. La France reçut à bras ouverts quelques milliers de fugitifs du Hainaut et de la province de Namur, tandis que l'Angleterre, avec une générosité tranquille et magnifique et son traditionnel esprit d'organisation, ouvrait ses homes accueillants à des dizaines de milliers de malheureux Flamands.

Mais depuis dix jours, la bonté de nos voisins du Nord a été mise à une rude épreuve. Le bombardement d'Anvers et de ses populeux faubourgs qui forment ensemble une population de plus de 500.000 âmes provoqua un exode qui est sans doute sans précédent dans l'histoire.

### Le douloureux exode

Après ces jours de fièvre et d'angoisse, quelques tableaux, quelques images effroyables hantent notre mémoire. A Anvers même, devant le pont de bateaux de Sainte-Anne, des milliers de malheureux, hagards, gémissants, attendent au petit jour, cependant que les obus pleuvent sur la ville, que l'armée belge exténuée ait fini de franchir l'Escaut. Et cela dure des heures et des heures, des siècles... Des bateaux surchargés partent vers Flessingue et Rotterdam, descendant le fleuve où s'allument des lueurs sinistres, dès qu'on approche des banks à pétrole en feu. Des allèges vont à la dérive, transportant pêle-mêle des locuteurs et de vieilles dames qui ont leurs diamants au cou. On a même recueilli des malheureux qui s'étaient accrochés à des bouées de sauvetage. Nombre de fugitifs emportaient des bêtes chéries, un perroquet, un canari, un chien ou un chat. Mais il en est qui, au moment de s'embarquer, avaient tué les bêtes fidèles. A côté du pont de Burght, on voyait ainsi des cadavres de chiens et de chats.

« J'ai vu comme la fin du monde », nous disait il y a quelques jours un douanier anversois. Sur la route d'Eeckeren, vers la Hollande, dans le flot effrayant des fugitifs, on pouvait voir, s'avancant péniblement, traîné par des bœufs, un lourd chariot de paysan dans lequel une quinzaine de personnes, hommes, femmes et enfants, avaient pris place. Au milieu, couchée sur de la paille, le teint cireux, la tête entourée de linges sanglants, agonisait une octogénaire sauvée de l'hôpital Lierre, où elle avait été touchée par un éclat de bombe jetée d'un Zeppelin.

Sur tous les points de la frontière, les Hollandais secourables se prodiguaient, offrant des vivres, des boissons chaudes, des vêtements, cherchant un gîte pour ces malheureux exténués, dans les maisons, les granges, les bâtiments publics. Mais il y en avait des centaines de mille à héberger. Il en est qui durent séjourner dans les bois par ces nuits froides et pluvieuses. Des enfants moururent, des désespérés se suicidèrent. Vers Tilbourg, il fallut s'occuper de tenir en respect les fous de Gheel, les correctionnaires de Merxplas et les prisonniers évadés d'Anvers. A Flessingue, des femmes accouchèrent dans la rue parmi la foule lamentable et sans cesse accrue des réfugiés portant leur petit baluchon sur l'épaule. A Oirschoot, on découvrit parmi les fugitifs une femme âgée de cent Jours ans !

(A suivre.)

LOUIS PIÉRARD.



## La mort glorieuse du sénateur Reymond

Nous avons annoncé hier dans une deuxième édition la mort tragique du sénateur Reymond, officier aviateur.

Le sénateur de la Loire venait, il y a quelques jours à peine, de mériter une citation à l'ordre du jour de l'armée pour sa belle et courageuse conduite en qualité de pilote aviateur.

Blessé pendant qu'il effectuait une reconnaissance aérienne au-dessus des lignes ennemies, dans la région de l'Est, le sénateur Reymond garda tout son sang-froid, malgré de cruelles souffrances, et continuant à diriger son appareil, réussit à atterrir entre les lignes allemandes et françaises. Il ne put être dégagé qu'après un très violent combat. Transporté à l'ambulance, l'intrépide aviateur eut la force de faire connaître avec précision le résultat de la mission qu'il venait d'accomplir et qui avait pris fin si tragiquement.

Le général commandant se rendit aussitôt à son chevet et lui remit la croix de la Légion d'honneur. De leur côté, MM. Briand, garde des sceaux, et Sarraut, ministre de l'Instruction publique, qui se trouvaient dans la région, avaient été prévenus que l'état de leur collègue de la Loire laissait peu d'espoir. Ils s'empressèrent d'accourir auprès de lui et reçurent son dernier soupir.

Sénateur de la Loire depuis 1905, il soutint au Parlement la cause de l'aviation, puis passa son brevet de pilote en 1910 et fut un des protagonistes du tourisme aérien. Le 23 et le 28 janvier dernier, il développait une remarquable interpellation sur l'aviation militaire. Il était né à Tarbes le 9 avril 1865.

Dès qu'il a appris la triste nouvelle, M. Raymond Poincaré, président de la République, a adressé le télégramme suivant à la veuve du sénateur de la Loire :

Madame Emile Reymond, Toul.

Je vous prie d'agréer, madame, mes respectueuses condoléances dans le deuil qui vous frappe. La mort héroïque et glorieuse du docteur Reymond atteint cruellement tous ses amis, dont j'étais ; mais le magnifique exemple de courage qu'il a donné honore le Parlement de France, et je souhaite que cette pensée vous soit une consolation dans votre immense douleur.

MM. Ribot et Millerand ont également adressé à la veuve de leur regretté collègue au Sénat leurs condoléances très vives.

De son côté, M. Antonin Dubost, président du Sénat, a fait parvenir à Mme veuve Reymond le télégramme suivant :

Profondément ému par la mort sublime de votre mari, je vous adresse, avec mes douloureuses sympathies, l'assurance que le Sénat gardera impérissablement sa mémoire. Sénateur, il s'était déjà voué à la défense nationale. Soldat, il lui a donné sa vie et il a succombé en héros.

ANTONIN DUBOST.

Enfin, dans sa séance d'hier, le Comité de sécurité, institué par le gouvernement, a décidé de donner le nom du docteur Emile Reymond, sénateur de la Loire, à l'une des salles de l'Institut de la maison départementale de Nanterre, dont il était le chirurgien, et de perpétuer dans cet établissement, par une plaque de marbre, le souvenir de sa mort glorieuse pour la patrie.

## NECROLOGIE

Nous apprenons la mort :

De Mme Maximilien Gonse, femme du capitaine Gonse, du 161<sup>e</sup> d'infanterie, et fille du colonel et de Mme Rémy, décédée à Paris dans sa vingt-septième année.

De la princesse Georg's Bibesco, née comtesse de Caraman-Chimay. Elle était la veuve du prince Bibesco, membre correspondant de l'Institut, ancien officier d'état-major, qui servit la France brillamment au Mexique, en Algérie et fut fait prisonnier à la bataille de Sedan. La princesse laisse plusieurs enfants : un fils, le prince Bibesco, marié à Mlle Lahovary, et trois filles, Mme de Vlassof, la princesse de Viggiano et la princesse B. Stirbey.

## LES SPORTS

Le Metropolitan Club donnera dimanche prochain, à 2 h. 30, sa réunion d'ouverture sur son terrain de Colombes. Programme : 600, 1.200 et 2.000 mètres.

## Le temps pendant la guerre (23 octobre)

1870. — Dépression nord et ouest Europe. A Paris, pluie, temps doux. Le lendemain, le baromètre baisse encore (5 mm), mais le ciel présente de larges éclaircies et la température demeure stationnaire.

1914. — Pression en hausse sur l'ouest et le sud de l'Europe; inférieure à 760 mm sur les Pays-Bas et voisine de 755 sur les Iles-Britanniques. A Paris, ciel un peu nuageux par vent faible de S. à S.-S.-E. et température de 8° à 12°; les courants supérieurs vers 4.000 mètres viennent de W.-N.-W. Baromètre 760 mm.

## La chasse aux maisons allemandes

M. Monier, président du tribunal civil de la Seine, continuant la nécessaire besogne d'épuration si bien commencée vient d'ordonner la mise sous séquestre de soixante-dix nouvelles maisons allemandes, dont voici la liste :

Baerwanger et Waldill, articles de Paris, 7, rue des Filles-du-Calvaire. (M. Ménage, séquestre.)

Bing frères, articles de Paris, 19, rue Béranger. (M. Duret.)

Bosch, Société des Magnétos, 17, rue Théophile-Gautier. (Les Domaines.)

Société du Pneu Continental, caoutchouc, 146, avenue Malakoff. (Les Domaines.)

Christiansen, femme Springhon, hôtel, 9, rue Ambroise-Thomas. (M. Wuillmoth.)

Dercum (Charles), encre d'imprimerie, 17, rue Béranger. (M. Wuillmoth.)

Donath, tissus et boutons, 110, rue Réaumur. (M. Ménage.)

Essen, hôtel, 115, rue Réaumur. (M. Wuillmoth.)

Friedlander, corsets, 64, rue Montmartre. (M. Duret.)

Furstner, tto, musique, 19, rue Vignon. (M. Ménage.)

Gaudig et Blum, fourreurs, 14, rue de la Banque. (Les Domaines.)

Grosser, machines à coudre et à tricoter, 47, rue Turbigo. (M. Ménage.)

Henrick et Kieckle, appareils de cuisine, 74-76, rue du Temple. (M. Duret.)

Heilbronner, antiquités, 3, rue du Vieux-Colombier. (M. Pelegrin.)

Hensch, fabricant de perles fines, 96, rue Michel-Bizot. (M. Ménage.)

Hoffmann, pierres fausses, 21, rue Réaumur. (M. Desbleumortier.)

Humann (Jules), articles pour fumeurs, 35, rue Meslay. (M. Wuillmoth.)

Huppe et Bender, sacs pour dames, représenté par Heimann, 67, rue de Bretagne. (M. Graux.)

Kalbfus, horloger, 87, rue de Turenne. (M. Wuillmoth.)

Lerner, fourreur, 38, rue Galilée. (M. Wuillmoth.)

Lehmann, articles de modes, 121, rue de Turenne. (M. Desbleumortier.)

Link, femme Catherine, hôtel, 21, boulevard Poissonnière. (M. Pelegrin.)

Muldauer, bijouterie fausse, 59, rue Meslay. (M. Duret.)

Madarazs, cordonnier, 49, rue Larochehoucauld. (M. Pelegrin.)

May (Ernest), hôtel, 4 et 6, rue Becquerel. (M. Graux.)

Meirowsky, articles pour électricité, 67, rue de Bretagne. (M. Graux.)

Meyer frères, cornes et écailles, représentés par Regensburger, 5, rue des Haudriettes. (M. Ménage.)

Neuenbour, draps, 16, rue Grammont. (M. Duret.)

Pedyzer frères, tapis d'Orient, 46, rue Taitbout. (M. Pelegrin.)

Reisner, cannes et parapluies, 9, rue Portefoin. (M. Ménage.)

Roos et Richard, maroquinerie, 64, rue de Saintonge. (M. Wuillmoth.)

Richtarski, hôtel, 26, rue des Mathurins. (M. Duret.)

Simon, (Auguste), tailleur, 14, rue Vivienne. (M. Graux.)

Seitz-Werke et Geo Seitz, fabricants de filtres et de pompes, 42, boulevard de la Bastille. (M. Desbleumortier.)

Ustein (Georges), papier métallique, 65, rue Meslay. (M. Duret.)

Vaclavick, hôtel, 37, rue des Jeuneurs. (M. Wuillmoth.)

Vesper, hôtel, 30, rue de Châteaudun. (M. Desbleumortier.)

Walther, lampes électriques, 80, rue de Turenne. (M. Wuillmoth.)

Waltuch, fourreur, 8, rue d'Eng-len. (M. Wuillmoth.)

### Le Pneu Continental

Parmi les maisons figurant dans cette liste on remarque la Société Continental, qui peut être considérée comme le prototype des filiales de maisons allemandes installées en France. A ce sujet, on nous donne les renseignements suivants :

C'est en 1904 que la Société Continental Caoutchouc und Gutta Percha Co transforma sa succursale en société fondée suivant la loi française de 1867 (ses statuts ont été déposés au greffe du tribunal de la Seine le 21 mars 1904 et publiés plus tard, le 31 janvier 1908 dans les *Petites Affiches lyonnaises*).

Le capital était souscrit par les dirigeants de la Compagnie hanovrienne, sauf deux actions de 500 francs qui étaient mises au nom du Français qui devait être appelé à donner son nom comme administrateur délégué de la future société.

Détail tout à fait piquant : un des membres du conseil était Willy Tischbein, le directeur de la Compagnie de Hanovre. C'est ce même Willy Tischbein qui vient d'être décoré par le kaiser de la Croix de Fer pour services rendus à l'armée allemande, ainsi que nous l'avons appris le journal allemand *l'Automobil-Welt und Flug-Welt* du 27 septembre 1914.

Pendant de longues années, la Compagnie Continental introduisit en France ses pneus sans la mention exigée par la loi sur les douanes de 1892 : « Importé d'Allemagne ». Ce n'est que depuis deux ans, à la suite d'un jugement rendu par le tribunal d'Avesnes à la date du 21 mai 1912, inséré dans les journaux judiciaires *la Gazette des Tribunaux* du 19 juin 1912 et *la Gazette du Palais* du 25 juin 1912, que les pneus Continental portèrent la mention « fait à Hanovre ».

Sans vouloir examiner ici les services spéciaux qu'ont pu rendre, au point de vue militaire, les ingénieurs, contremaîtres et ouvriers allemands travaillant à l'usine que le Continental possède à Cligny, nous nous contenterons de noter que tout son personnel allemand a quitté Paris l'avant-veille

de la mobilisation. Il devait sans doute avoir d'excellentes raisons d'agir ainsi.

### Et la maison Boch ?

A peine ouverte, cette rubrique « La chasse aux maisons allemandes » nous a déjà valu un grand nombre de lettres de lecteurs qui nous signalent des entreprises suspectes, affectant une nationalité d'emprunt.

C'est ainsi qu'un de nos correspondants s'étonne de voir circuler quotidiennement dans Paris la voiture de livraison d'une importante maison de carrelages, dont les directeurs, les frères Boch, seraient tous deux officiers de réserve de l'armée allemande.

La maison Boch, établie à Maubeuge, mais dont le véritable siège social serait à Mettlach, en Prusse rhénane, aurait été, il y a quelques années, mise à l'index par la Société centrale des architectes de Paris et exclue des adjudications de l'Etat, de la Ville de Paris et de l'Assistance publique. Elle n'en continue pas moins à faire des affaires avec certains architectes ou propriétaires parisiens, auxquels elle cachait soigneusement sa nationalité. C'est ainsi que, pendant la période de mobilisation, elle avait arboré un drapeau tricolore à la façade de sa boutique d'échantillons de la rue Lafayette et caché son nom sous une bande de calicot affichant la mention « maison belge ».

Au dire du lecteur qui nous dénonce cette supercherie, la maison Boch serait pourtant bel et bien allemande. A l'appui de cette affirmation, il nous a produit deux extraits de journaux du Nord, l'un de *l'Alsacien-Lorrain*, en date du 8 novembre 1885, l'autre du *Progrès du Nord*, en date du 7 octobre 1887, desquels il résulte, en effet, que les frères Boch, nés et élevés à Mettlach, seraient deux Prussiens authentiques, officiers de réserve dans l'armée des Barbares, où ils exerçaient déjà un commandement en 1870.

Est-il vraiment possible qu'il suffise à une maison allemande installée en France de se dire belge pour pouvoir continuer tranquillement son fructueux commerce ?

Il y a là une situation à élucider.

## Communiqués

*Les Amis de Paris* se réuniront dimanche matin 25 courant, à 10 h. 30, salle de l'Omnia, 5, boulevard Montmartre. Le présent avis tient lieu de convocation.

*Ligue des Volontaires de la Seine.* — La Ligue des Volontaires de la Seine prévient tous ses volontaires blessés et évacués dans les ambulances d'avoir à prévenir de suite le comité directeur, 33, faubourg Montmartre.

*Au Cercle national pour le soldat de Paris.* — Le Cercle national pour le soldat de Paris, 15, rue Chevert, Paris (VII<sup>e</sup>), continue à venir en aide à nos vaillants combattants. La Croix-Rouge (Union des Femmes de France) y a installé un ouvroir où l'on reçoit avec reconnaissance les dons de linge (tricots, gants, etc.) et de linge destinés à nos soldats. Permanence de 2 heures à 4 heures.

### UNE PROTESTATION

Des bruits ont été répandus depuis quelque temps sur la nationalité de la Société française d'Incandescence par le Gaz « Système Auer ». La Société proteste avec la plus grande énergie contre des calomnies dont il n'est pas difficile de deviner l'origine. Non seulement elle est légalement société française, mais son conseil d'administration, sa direction, son personnel et même ses actionnaires sont entièrement français; ses usines sont en France, à Paris et dans la Somme; et si elle est prête à en fournir la preuve aux personnes de bonne foi, elle entend se défendre contre les autres par tous les moyens que la loi met à sa disposition.

## La collection d'« Excelsior »

C'est le document le plus complet sur l'histoire de la guerre.

Les collections des numéros d'Excelsior parus depuis le commencement de la guerre ont obtenu un si vif succès qu'il ne nous reste plus, pour la fin de juillet et le commencement d'août, que des collections incomplètes.

Il nous manque en ce moment, pour le mois d'août, les numéros des 1<sup>er</sup>, 3, 4, 6, 7, 8, 9 et 10; nous indiquerons ultérieurement, dans un avis aux lecteurs, la date à laquelle nous pourrions les leur fournir.

Les autres numéros d'août seront envoyés sur demande.

Nous pouvons toujours assurer l'envoi de COLLECTIONS COMPLETES à partir du 15 août, et aussi de notre numéro spécial hors série paru à Toulouse le 20 septembre, dont nous avons fait faire un nouveau tirage.

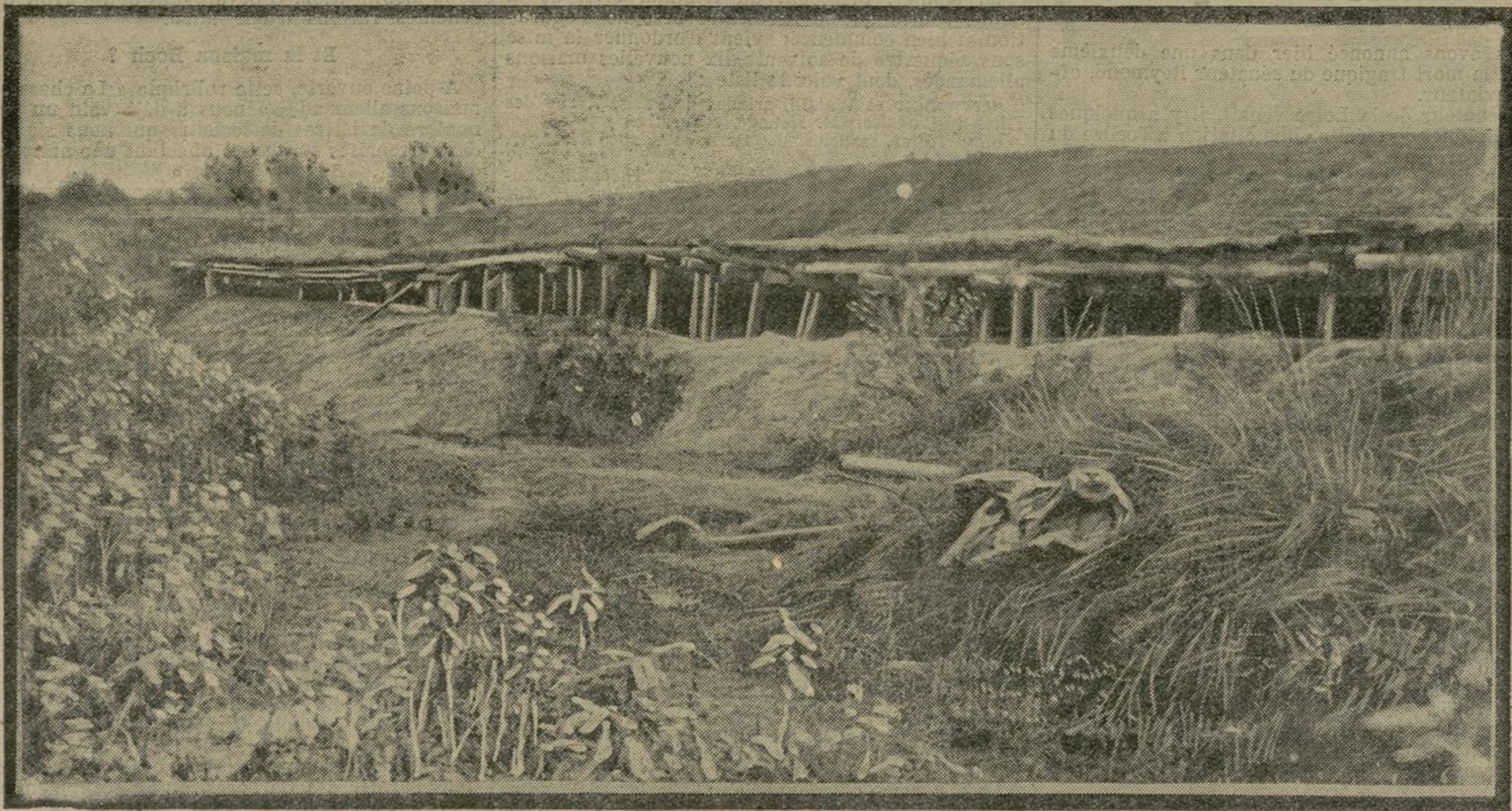
Joindre à toute demande 10 centimes par numéro pour la France et 20 centimes pour l'étranger.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — G. Marty.



## Les retranchements allemands en Lorraine



Les soldats allemands excellent dans l'art de s'abriter. Nous avons déjà publié ici plusieurs vues de leurs tranchées. Voici une photographie d'un retranschement type. Il a été construit dans une sablonnière de Lorraine, et malgré ces forts abris les Prussiens n'ont pu résister aux attaques de nos vaillantes troupes.

## Les médecins militaires russes sur la ligne de feu



Plusieurs fois déjà depuis le début de la campagne, les médecins militaires des armées alliées ont donné des exemples d'humanité à leurs confrères ennemis. Voici, en Galicie, sur la ligne de feu, plusieurs docteurs russes soignant à la fois leurs compatriotes et des soldats autrichiens blessés pendant l'action.